

une mère de famille, et cependant, elle les a dignement remplis. Aussi, Dieu la récompensera dans cette vie et dans l'autre.»

Vous ne sauriez vous imaginer, mes chers amis, combien les simples paroles du brave homme m'allèrent au cœur. Je le voyais pour la première fois, je ne me trouvais qu depuis dix minutes au milieu de sa famille, et cependant je les aimais déjà tous. On eût dit qu'il régnait dans cette maison une atmosphère d'affection, de bienveillance, de franchise, de candeur, de bonhomie dont il était impossible de ne pas éprouver immédiatement la douce influence.

A huit heures précises, les gens de la ferme arrivèrent dans la salle où le souper était servi. Ils se rangèrent autour d'une grande table, en bois d'ébène, chacun devant son assiette. Aussitôt mon hôte m'invita à me placer au haut bout de la petite table réservée pour lui et sa famille. Tout le monde resta debout, et l'on eût entendu voler une mouche. Alors le fermier fit à haute voix une courte prière; les assistants répondirent *amen*, et le repas du soir commença.

Une heure plus tard, mon hôte, après avoir indiqué à son fils les travaux du lendemain, donna à tous ses enfants, en commençant par son aînée, sa bénédiction paternelle, et je restai seul avec lui. « Mon cher hôte, lui dis-je, j'avais beaucoup entendu parler des mœurs patriarcales des cultivateurs allemands et de l'admirable tenue de leurs grandes exploitations agricoles, mais tout ce que je vois, tout ce que j'entends depuis la rencontre de votre fils, ajoute à ma surprise. Les instructions que vous venez de donner pour demain à ce brave garçon, et le nombre de vos domestiques, me font supposer que vous faites valoir une très grande étendue de terre.

— A peu près cinq cents hectares des mesures françaises. (Plus que 1000 acres.)

— Comment? des mesures françaises? vous les connaissez donc? vous parlez donc français?

— Il me serait difficile de le parler; mais je le sais assez bien pour lire les écrits de vos célébrités agricoles.

— Croyez-vous que ce soit avec des livres que l'on fasse des agriculteurs?

— Il s'agit de s'entendre: il est évident que l'homme qui ferait son éducation agricole dans son cabinet serait complètement incapable de passer immédiatement à l'application des principes dont il aurait meublé sa tête; mais un chimiste, un jurisconsulte, un médecin qui n'auraient jamais fréquenté ni les laboratoires, ni les tribunaux, ni les hôpitaux, ne seraient-ils pas dans le même cas? L'agriculture est une science tout comme une autre, et qui plus est, la plus difficile, celle dont le domaine est le plus vaste, celle dont l'utilité est la plus incontestable.»

(A continuer.)

## LA FERME DE MON VOISIN.

LE VERGER.

(Suite.)

Outre ces noyers, il y a encore de beaux cerisiers, et des pruniers qui fournissent chaque année les confitures nécessaires à la famille.

J'ai aussi remarqué une rangée de saules blancs qui m'ont paru avoir déjà été rasés comme pour servir de haie en clôture. D'un autre côté, je voyais une belle haie en cèdre qui, placée à une autre distance, paraissait avoir remplacé celle de saules. M. X, s'en apercevant, n'attendit pas que je lui fisse la question, il dit:

« Comme vous pouvez le voir, j'ai essayé les haies en saules et celles en cèdre; mais les premières ont été abandonnées pour de bonnes raisons. Quoique les haies en saules paraissent assez bien quand elles sont rasées; cependant elles coûtent plus de trouble, et de travail qu'elles se sont utiles. Les saules plantés pour servir de clôture, a besoin d'être rasé trois fois par année, et, après tout, il reste toujours des ouvertures près du sol, même avec la plus grande attention. Le cèdre, appelé *cèdre à bouquet*, pousse très facilement sur nos terres fortes, avec un léger drainage; une fois qu'on lui a donné la forme voulue, il n'a besoin d'être rasé que dans le cours d'août chaque année. La clôture, que vous voyez formée de cet arbre, est remplie jusqu'au sol: elle est si épaisse, les branches des cèdres sont si entrelacées, qu'un oiseau ne pourrait voler à travers. L'avantage de telle clôture est qu'elle dure toujours et devient plus forte et plus belle avec le temps. Aux prix que se vendent les perches et les piquets, je crois que les cultivateurs feraient bien d'essayer ce mode de clôture. On pourrait en planter quelques perches sous forme d'essai: il en coûterait peu, et le résultat apprendra s'il serait avantageux de clôturer toute une terre. Dans tous les cas, on devra clôturer le jardin de cette manière. Dès la première année de la plantation, cette haie protégera suffisamment nos jardins, pourvu qu'on plante des piquets de distance en distance parmi les cèdres, avec du fil de fer d'un piquet à l'autre. Les alentours de nos maisons ainsi clôturés seraient un objet de beauté en toute saison, même en hiver; car alors la riche verdure de la haie offrirait un contraste agréable avec la blancheur de la neige environnante, et chasserait en partie l'ennuyeuse nudité du sol.

« Un des avantages d'employer le *cèdre à bouquet* pour faire des haies, c'est qu'on peut se le procurer facilement dans nos savannes, et qu'on peut le transplanter dans aucun temps depuis le premier avril au premier juin.»

Réfléchissant au travail nécessaire pour clôturer ainsi nos jardins, je fis remarquer à mon voisin que bien peu, si aucun, des cultivateurs ordinaires pourraient ou seraient disposés à prendre le temps de planter des haies et les tenir en ordre; et que ce serait assez pour eux de planter des arbres d'ornements, et un verger dont ils pourraient attendre un profit véritable.

« Pour ce qui est du temps, fit M. X, en souriant, la généralité des cultivateurs semblent en avoir à dépenser à tout propos. Tout le travail de nos champs se fait d'un coup de main. En hiver, avant que la neige ne disparaisse, on charroie le bois de chauffage; au printemps, on fait rapidement les semences, ensuite viennent les foins et la moisson. A part cela, ce sont les *mortes saisons*, durant lesquelles on tue le temps plutôt qu'on ne l'emploie. On dira que le temps manque pour faire des plantations; mais par exemple on trouvera moyen, en toute saison, d'aller au marché. Tous les samedis, et souvent dans la semaine, on voit un cultivateur aller, lui et sa femme, passer la journée sur le marché, avec cheval et voiture, pour exposer aux acheteurs une douzaine d'œufs, quelques livres de beurre et une poche de grain, dont toute la vente ne rapportera pas souvent assez pour payer la journée de l'homme, de la femme et du cheval. Que de journées perdues ensuite pour assister aux courses, aux courses, et autres amusements, ou l'on dépense un argent qu'on refuse d'employer en améliorations sur sa terre. Oh! non, ce n'est pas le temps qui manque, mais la manière de bien l'employer.»

En parlant ainsi nous étions parvenus au milieu du verger. « Eh! bien, dis-je à mon voisin, vous avez, du moins, su économiser votre temps assez bien pour planter de belles haies en cèdres, et surtout pour planter un magnifique verger qui, suivant l'opinion commune, ne peut pousser sur nos terres fortes et unies.»

« Là où il y a la volonté; il y a le moyen, répondit M. X; ce proverbe s'applique à la culture du pommier, aussi bien qu'à toute autre chose; et je me suis convaincu qu'on peut cultiver le pommier avec économie et profit dans nos